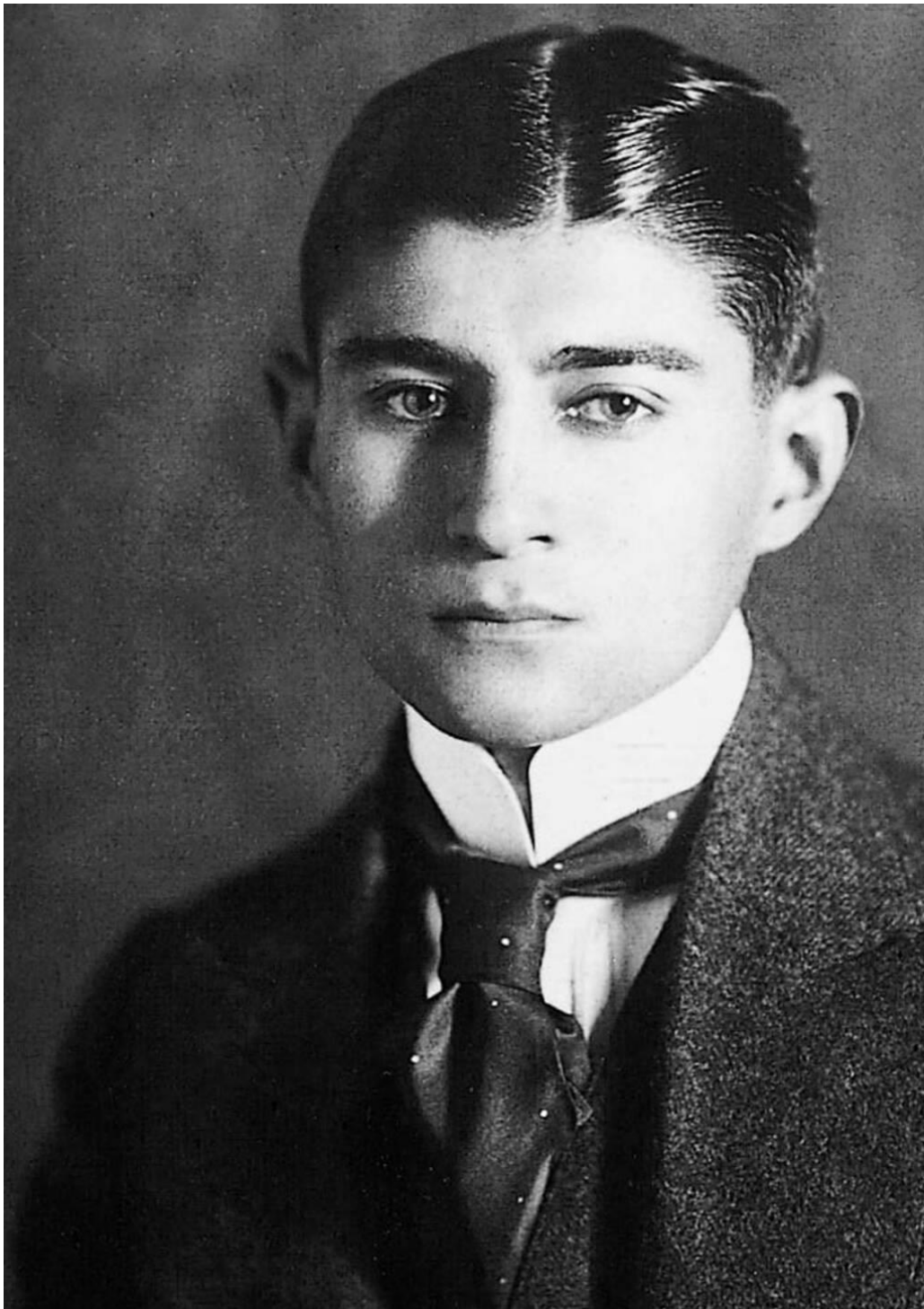


# Sur les pas d'un admirable bon à rien, Franz Kafka

L'Allemand Reiner Stach a travaillé pendant vingt ans à une biographie «totale» de l'auteur du «Procès». Les éditions du Cherche Midi publient la première partie qui couvre les années 1910 à 1915, une tentative d'approcher au plus près cette vie «littérisée».



Kafka en 1910. (Archives Klaus Wagenbach)

par [Philippe Lançon](#)

Libération, publié le 21 avril 2023 à 16h16

On n'en finit pas avec Kafka, puisque lui-même n'en finit jamais avec rien. Sa manière de ne pas en finir, c'est d'écrire. Bon qu'à ça, comme dira Beckett, mais «ça», c'est justement ce qui lui rappelle sans cesse à quel point bon, il trouve qu'il ne l'est pas. Kafka est tout de même celui qui, présenté à un éditeur de Leipzig en 1912 par son ami Max Brod pour qu'il édite ses premiers textes, dit, rappelle son biographe Reiner Stach, *«cette phrase que nul éditeur n'a jamais entendu ni n'entendra jamais de la bouche d'aucun auteur : Je vous serai toujours plus reconnaissant [...] si vous me renvoyez mes manuscrits que si vous les publiez.»* Proust aurait pu l'écrire, mais par ironie. Kafka est souvent drôle, mais il est toujours sincère. Bon à rien, bon qu'à ça, même quand on est inspecteur des assurances ultra-scrupuleux, aux rapports d'anthologie sur les accidentés... et pourtant, que faire d'autre, sinon avoir cette vie, écrit Stach, *«littérisée»* ?

Lettre au père de Felice Bauer, sa future fiancée qu'il n'épousera évidemment pas, probablement du 28 août 1913 : *«Tout mon être est dirigé vers la littérature, j'ai maintenu cette direction rigoureusement jusqu'à ma 30ème année ; si je m'en écarte une fois, je ne vis plus. Tout ce que je suis et ne suis pas en découle. Je suis taciturne, insociable, maussade, égoïste, hypocondriaque et réellement souffreteux. Au fond, je ne déplore rien de tout cela, c'est le reflet terrestre d'une plus haute nécessité. (Ce dont je suis vraiment capable n'est bien sûr pas en question ici, n'a aucun rapport). Je mène dans ma famille, parmi les gens les meilleurs et les plus aimants qui soient, une vie plus étrangère que celle d'un étranger.»* Il voudrait décourager sa belle-famille qu'il ne s'y prendrait pas autrement ; à moins qu'il cherche à la décider ? La lettre de Kafka agit, selon Stach, *«comme un poison qui, pense-t-il, ou bien se révélera fatal, ou bien amènera la guérison miraculeuse»*. Chacun de ses textes semble avoir cet effet sur le lecteur, et sur ce lecteur spécifique qu'est le biographe : on ne sait jamais s'ils sont destinés à décourager de comprendre et d'espérer ou, au contraire, à entraîner vers une guérison miraculeuse. Une chose est sûre : ils renvoient au travail, au mystère, à la solitude et à la mort.

Armé de cette certitude, qui stimule l'ambition qu'elle limite, Reiner Stach a travaillé pendant vingt ans à sa biographie «totale», en trois énormes tomes, de l'homme de Prague qui l'a ensorcelé. Le premier tome a été publié en Allemagne en 2002 ; le dernier, en 2014. Pourquoi Gallimard, éditeur de Kafka (1) et de biographies essentielles de Proust, de Joyce, de Nabokov, n'a-t-il pas publié cette œuvre aussi sérieuse scientifiquement que propre, par la clarté, l'humour et le talent narratif de son auteur, à captiver un (relativement) grand public ? C'est en tout cas le Cherche Midi qui publie vingt ans après, dans une traduction elle-même portée par un souffle, la première partie. Les deux autres devraient paraître chez le même éditeur en novembre puis en mai 2024, à l'occasion du centenaire de la mort de Kafka.

## Fiancé à trois reprises

Les premières phrases du livre méritent d'être citées : *«La vie du Dr Franz Kafka, fonctionnaire des assurances et écrivain juif pragois, a duré 40 années et 11 mois. Sur ce total, son cursus scolaire et universitaire aura représenté 16 ans et 6 mois et demi, sa carrière professionnelle 14 ans et 8 mois et demi. À l'âge de 39 ans, Franz Kafka est parti à la retraite. Il est mort d'une tuberculose laryngée dans un sanatorium de la région de Vienne.»* Et encore : *«Franz Kafka est resté célibataire. Il s'est fiancé à trois reprises : deux*

fois avec Felice Bauer, employée berlinoise, une fois avec la secrétaire pragoise Julie Wohryzek. On lui connaît des relations amoureuses avec quatre autres femmes, auxquelles s'ajoutent des relations sexuelles avec des prostituées. Il a vécu un peu moins de six mois aux côtés d'une femme. Il n'a pas eu de descendance.» Et ainsi de suite, et bien sûr : «Dans l'édition critique de ses œuvres qui fait aujourd'hui référence, les textes que Kafka considérait avoir menés à bien occupent quelque 350 pages.» Cette austère petite baleine de faits corsetant l'existence d'un tel homme, de ce fonctionnaire, ne sert d'ouverture que pour parvenir à une conclusion anticipée : «Une vie ? Mesurée selon les normes hédonistes des sociétés occidentales du XXIème siècle, l'existence physique de Kafka offre un bilan proprement accablant.» Beckett toujours : «Essayer encore. Rater encore. Rater mieux.» Le résultat est une sacrée réussite.

Comme les deux suivantes, cette première partie date d'une époque où les archives de Max Brod, ami et exécuteur (et bienheureusement traître) littéraire de Kafka n'étaient pas disponibles (2). Elle demeure une référence, comme si elle avait embarqué à son bord les quelques passagers qui lui manquent, comme si elle pressentait des voies secondaires, encore non ouvertes, du convoi Kafka. Elle prend le jeune homme à 27 ans, en 1910, en famille et à table, et le laisse dans un train, en 1915, de retour de Budapest et d'un «no man's land» proche de la ligne de Front. C'est la guerre, le grand suicide collectif. Contrairement à ses beaux-frères, Kafka a été jugé physiquement inapte au massacre. A Budapest, il s'est trompé de direction en sortant d'un café pour rejoindre la gare et il rentre seul à Prague. Il voulait voir la frontière, mais «il n'était plus temps pour Kafka d'aller voir la frontière, car cette frontière n'existait plus». On dirait presque une histoire de Kafka. C'est normal : Kafka a la vie qu'il écrit et il a l'œuvre qu'il vit.

Contaminer ceux qu'il ne repousse pas est le propre de cet écrivain, dont le génie transforme la conscience qu'il éveille et désoriente. «Vivre ce que c'était que d'être Franz Kafka», écrit Stach, «c'est impossible» et le biographe le sait : «Aussi le lecteur n'est-il pas le seul à connaître ce fameux deuil qui règne entre les lignes d'une biographie, laquelle s'achève ordinairement par un adieu et par la mort. Le biographe aussi le connaît. Il lui faut se rendre compte que l'espoir inconscient de s'approcher encore d'un pas, par des recherches plus systématiques, par une sympathie plus profonde, que cet espoir de se rapprocher encore, encore un peu, n'est que pure illusion.» C'est une sensation perpétuellement vécue et décrite par l'auteur du Procès, cette recherche insatisfaite, à travers le moindre détail, le moindre rêve, de la vérité perdue ou cachée ; cette recherche qui ne dispose d'aucun temps retrouvé et qui aboutit par l'échec ; cette recherche qui paraît annoncer un monde, le nôtre, où une connaissance plus forte que jamais ne permet pas d'empêcher, ni même de retarder, le saut dans le vide.

## **«Y avait-il un coin au monde où on ne retrouvait pas le mot guerre ?»**

Stach ne commet pas la faute de se glisser «dans la peau de Kafka». Il accompagne son homme au plus près, mettant les pieds sur chaque trace avant que la neige fonde et multipliant comme un chien de berger les pas de côté, les écarts, les va-et-vient dans les paysages qui entourent et éclairent son personnage aussi héroïque qu'anti-héroïque : la famille, le travail d'inspecteur des assurances, l'usine d'amiante qu'il doit gérer avec son beau-frère, le monde intellectuel et juif de Prague, les quelques voyages à l'étranger, les amis, les femmes (dans cette première partie : la pauvre Felice Bauer avant tout, qui a eu quelque mérite à s'accrocher

à un garçon qui ne voulait finalement pas plus d'elle que Flaubert, qu'il admirait tant, ne voulait de Louise Colet), et bien sûr ce symptôme collectif et avant-coureur de la mort de chacun, la guerre («Y avait-il un coin au monde où on ne retrouvait pas le mot guerre ?»). «Tout homme, même le plus insignifiant, écrit Kafka, représente pour peu qu'on y prête vraiment attention le centre d'un cercle ça et là lové autour de lui» : Stach explore la vie d'un homme tellement signifiant qu'il devient le cercle des autres, de son temps et du nôtre.



Franz Kafka et Felice Bauer à Budapest, en 1917. (Archives Klaus Wagenbach)

Pourquoi a-t-il commencé par le milieu ? Parce que c'est le gros morceau. Le biographe s'en explique. D'une part, l'enfance et les années étudiantes de Kafka étaient assez mal documentées, et le resteront peut-être, sauf si les archives de Max Brod (ou d'autres) libèrent quelques nouveautés. D'autre part, 1910 est *«l'année où commencent ceux des journaux de Kafka qui nous sont parvenus. La période qui suit, jusqu'aux premiers mois de la guerre mondiale, est la mieux documentée de sa vie et assurément la plus importante, car c'est au cours de ces années qu'il prend l'ensemble des décisions qui déterminent et délimitent son existence pour la décennie qui lui reste.»* Ecrire avant et après tout, démissionner de son travail, renoncer au mariage, accepter de souffrir d'une solitude inévitable, quoique socialement très entourée : tels sont ses choix, aussi filandreux qu'obstinés. Ce sont aussi les années où il écrit *la Métamorphose*, *le Disparu*, *le Procès*, *Dans la colonie pénitentiaire*, *la Sentence*, mais aussi l'essentiel de ses innombrables lettres à Felice Bauer : tout cela est minutieusement conté et analysé par Stach à la lueur de sa vie et des événements. Il y a, dans son livre, des chapitres mémorables. Celui sur l'aveuglement des peuples au moment de l'entrée en guerre ; celui où Kafka visite la maison de Goethe et commence à séduire la fille des gardiens ; celui sur l'arrivée à Prague de ces migrants spectaculaires que sont les juifs de Galicie, misérables, parlant yiddish, méprisés par les juifs tchèques embourgeoisés mais sans complexes, car persuadés d'être le sel biblique de la terre. Kafka commente peu ces événements, mais le peu qu'il écrit, avec sa simplicité et sa densité habituelles, indique à quel point, depuis sa position «dedans et dehors», il sent tout, y compris ce qu'il ne sait pas. Son *«radar social portait très loin, écrit Stach, et il n'eut pas besoin d'une guerre mondiale pour faire l'expérience de cette violence collective et presque anonyme qui s'infiltrait partout comme du sable porté par le vent. En tant que Juif, il en avait connu l'existence bien assez tôt ; et que l'horreur du pouvoir réside dans son obéissance à ses lois propres, dans un arbitraire impénétrable et comme aveugle, Kafka l'avait appris de la figure de son père.»* C'est le privilège de cet admirable sort à rien : quand la plupart des hommes ne parlent que d'eux-mêmes lorsqu'ils croient parler du monde et des autres, Kafka fait le contraire : il parle des autres et du monde, même quand il ne parle que de lui.

## «Kafka ne dort jamais»

Son journal est semé de phrases, ou de bouts de phrases, pleins d'une obscure clarté. Ce sont les pointes émergées d'icebergs dont on ne connaîtra jamais la dimension ni la forme ni le fond, et qui, tout en nous intriguant, menacent sans cesse de nous couler. L'une de ces pointes, datant de septembre 1912, n'a pas dû échapper à Stach : *«Le pressentiment du seul biographe»*. Kafka a-t-il voulu dire, sérieusement, que le biographe a sur la personne dont il raconte la vie des pressentiments, des intuitions, que les proches et les contemporains de celle-ci n'ont pas ; autrement dit, qu'il est unique parce qu'il est à bonne distance ? Ou bien a-t-il voulu dire, ironiquement, que ce biographe se croit le seul à sentir ou à découvrir certaines vérités sur son sujet, alors que, de toute façon, le sujet lui échappe ? Stach a sa réponse lorsqu'il écrit que *«Kafka ne dort jamais. Il ne laisse rien passer, ni grande phrase, ni impureté sémantique, ni faiblesse dans la métaphore même à la plage, lorsqu'il écrit des cartes postales. Sa langue ne "déborde" pas, elle ne sort jamais de son lit ; elle reste maîtrisée tel un scalpel incandescent qui fend la pierre.»* Le biographe, aussi éveillé soit-il, a besoin de dormir et il ne restituera jamais toutes les nuances propres à l'auteur de *la Métamorphose*. Il n'aura jamais son oreille parfaite de la vie dans la langue.

La seconde hypothèse paraît donc la plus conforme à son esprit tragiquement facétieux, et, une fois refermé ce formidable volume, on croit voir le sourire innocent et diabolique de Kafka flotter sur tout ce qu'on a cru comprendre de lui et qui, soudain, disparaît, comme dans

une gare abandonnée ou à l'entrée du château. Il est alors temps de revenir aux textes de l'écrivain, sans distinction de formes ni d'états, en commençant par le paragraphe qui suit ce mystérieux «*pressentiment du seul biographe*» : «*La cavité que l'œuvre géniale a formée en brûlant dans ce qui nous entoure est un bon endroit où placer sa petite lumière. Voilà comment l'œuvre de génie nous embrase, et cet embrasement général n'incite pas seulement à imiter.*» A quoi donc incite-t-il ? «*A voir ce qui était possible, et à ne pas placer la barre trop bas,* écrit Stach. *Or Kafka trouvait du "possible" aux endroits les plus improbables ; il pouvait s'extasier aussi bien sur une métaphore réussie chez un feuilletoniste de seconde zone que sur une phrase exacte dans un récit dont il ne tenait pas à connaître la suite. Que certains écrivains aient accès en permanence à cette espèce de "vérité intérieure", Kafka lui aussi y voyait un miracle.*» Le biographe arpente au plus près, à travers un récit puissant et captivant, les circonstances du miracle ; il ne le révèle pas.

*(1) Les quatre volumes dirigés par Jean-Pierre Lefebvre dans La Pléiade, entre 2018 et 2022, ont bénéficié des dernières découvertes, en particulier de lettres inédites. Signalons qu'Allia publie les Fils, une nouvelle traduction de trois récits que Kafka avait d'abord réunis sous ce titre pour publication : le Verdict, le Mécano (premier chapitre du Disparu), la Métamorphose.*

*(2) Elles ne le sont que depuis 2021, à la Bibliothèque nationale d'Israël et en ligne, au terme d'un long conflit juridique. Il reste encore, semble-t-il, des choses à découvrir sur Kafka, en particulier grâce à certaines lettres inédites et au journal tenu par la femme de Max Brod.*

**Reiner Stach, *Kafka, tome I : Le temps des décisions*. Traduit de l'allemand par Régis Quatresous, Le Cherche Midi, 956 pp, 29.50 € (ebook : 19,99 €).**